

Perversion sexuelle transitoire
au cours d'un traitement
psychanalytique : présentée in
Geneva in 1955: Ruth Lebovici

Published, in French only,
in Bulletin d'activités de
l'association des psychanalystes
de Belgique : n° 25 (1956) :
p 1-17

PERVERSION SEXUELLE TRANSITOIRE AU COURS D'UN TRAITEMENT PSYCHANALYTIQUE.

Ruth LÉBOVICI

Ayant eu l'occasion de traiter pendant plus de cinq ans un malade atteint d'une névrose de caractère avec manifestations phobiques, nous avons pu assister à la naissance et à l'évolution, dans le cadre du transfert et des manifestations agies en dehors du transfert, d'une perversion sexuelle transitoire. Il nous a paru intéressant, après avoir rapporté brièvement ce cas et l'évolution générale de la cure psychanalytique, d'insister plus longuement sur l'origine de cette perversion dont les manifestations ont été centrées autour du voyeurisme, qui s'exprimait essentiellement sur un mode prégénital et dont la disparition a coïncidé avec l'analyse des pulsions agressives génitales et prégénitales transférées sur l'analyste (1).

1ère Partie : Exposé du cas clinique.

1°) - Le Diagnostic.

Le patient (nous l'appellerons Yves) qui avait alors 23 ans fut adressé au Dr. LÉBOVICI par le Dr. MIGNOT avec la note suivante :

"Ce malade éprouve sans anxiété vraie, mais avec intensité, le sentiment d'être ridicule physiquement et il en résulte une inhibition de fait extrêmement gênante. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un obsédé de type psychasthénique, encore moins d'un anxieux mélancolique. L'attitude névrotique dont témoigne ce trouble mérite d'être analysé. Je crois que ce sujet relève de la seule psychanalyse. Une lettre qu'il avait écrite à ses parents témoigne d'une attitude de colère avec explosion sadomasochiste dans laquelle il se complaît."

Ce jeune homme qui était pilote dans la marine marchande avait dû abandonner son métier à cause d'une idée obsédante qui le torturait : il se trouvait trop grand et se sentait ridicule. De fait, c'était un garçon de très grande taille il mesurait environ 1 mètre 90. Il en était arrivé à s'enfermer chez lui où il restait inactif. Il harcelait sa mère et ne cessait de lui demander si réellement il n'était pas trop grand. Cette dernière, pour le rassurer sur son physique et le distraire lui procura une maîtresse chez laquelle il allait tous les soirs.

Avant la cure psychanalytique, le bilan clinique pouvait s'établir de la façon suivante : le malade était venu consulter pour une idée obsédante "la peur d'être trop grand et partant ridicule". Cette idée obsédante peut se classer dans le cadre des phobies, car le mécanisme essentiel qui semblait présider à la formation de ce symptôme était le déplacement de l'angoisse et l'évitement de la situation phobogène. En outre, il existait d'autres phobies mineures portant essentiellement sur l'habillement : peur d'avoir des chaussures trop petites, des manches de veston trop longues, des pantalons non conformes à un modèle donné. L'évolution pulsionnelle semblait avoir amené ce sujet jusqu'au stade oedipien ; mais celui-ci semblait très imprégné par les fixations pathogènes prégénitales en particulier sado-masochistes. De cela témoigne entre autres la lettre adressée à ses parents et dont parle le Dr. MIGNOT, lettre qui abondait en termes scatologiques.

(1) Nous tenons à remercier ici vivement le Dr. BOUVET d'avoir bien voulu nous contrôler cette longue cure et d'avoir inspiré ce travail par ses précieux conseils.

A l'issue du traitement, le diagnostic de manifestations phobiques évoluant sur un fond névrotique caractériel avec fixations pré-génitales paraît être celui qui correspond le mieux à la structure du cas, comme on le verra plus loin.

Nous exposerons d'abord la biographie de ce sujet, telle qu'elle a pu être complétée et reconstituée à l'issue de la cure. Puis nous donnerons un rapide aperçu de l'évolution du traitement en insistant spécialement sur les manifestations transférentielles.

2) - Anamnèse.

Yves est enfant unique. Son père est le fils unique d'un médecin de campagne dont il a été souvent question au début du traitement. En effet, le grand-père paternel, veuf depuis longtemps, vivait avec une cousine qui tenait sa maison, Yves passait ses vacances chez lui, il trouvait là un couple parental assez différent de celui de ses parents. On y disait beaucoup de mal de sa mère et on considérait que son père avait fait une mésalliance en épousant une femme d'un milieu social inférieur et d'une moralité jugée douteuse. Le grand-père méprisait aussi son fils de ne pas avoir fait d'études, d'être sans ambition et de se contenter d'une situation matérielle modeste. En effet, après la guerre, le père de notre malade travailla comme salarié dans un garage, il semble être une personnalité assez faible, entièrement soumise à sa femme, ayant des explosions de colères violentes de temps à autre pour des vétilles. Si ce père paraissait à travers l'analyse d'Yves très faible, il n'en assurait pas moins sa domination sur toute sa famille par des traits de caractère manifestement obsessionnels : soucis incessants pour sa voiture, pour la place des meubles, soins extrêmes pour ses vêtements, écriture calligraphiée, etc... Supportant mal les récriminations de son fils, il tentait de le raisonner, il semble avoir mal toléré l'intimité de sa femme et de son fils.

En effet, la mère a toujours accaparé Yves, il semble qu'elle tirait de sa domination sur son fils de grandes satisfactions. Yves la décrit toujours en train de donner des ordres à son père aussi bien qu'à lui-même, il déplorait l'habitude qu'elle avait de dissimuler ses fautes à son père, ce qui lui permettait d'exercer ainsi un véritable chantage affectif sur lui. Par exemple, elle ne révéla pas un vol qu'il committait dans la caisse du café familial. Plus tard, lorsqu'il devint malade, elle ne l'encouragea jamais à travailler ; elle lui procura une maîtresse à laquelle elle essaya bientôt de reprendre son fils. En somme on ne s'étonnera pas qu'Yves l'ait conçue comme une image maternelle phallique, pour autant que ses rapports avec sa mère, revécus dans le traitement, expliquent cette vision.

Yves est né dans un petit port de pêche normand où il vécut trois ans. De cette période, il ne se rappela rien d'embliée. A mesure que le traitement avançait, il retrouva cependant la maison, les W.C. au fond du jardin où il faisait noir et surtout il se souvint d'une domestique à laquelle il était très attaché bien que celle-ci se débarrassât de lui et de ses jouets en l'envoyant dans la cage de l'escalier. La famille d'Yves déménagea dans un bourg voisin où il vécut de trois à cinq ans. Les souvenirs de ces années sont rares : Yves se remémora une phobie passagère de la viande rouge et l'ingestion forcée d'un médicament : le Marinol, il pensait avoir été un enfant gâté et il parlait avec plaisir de sa petite-auro qu'il pilotait dans le jardin.

Puis les parents d'Yves prirent un café-tabac en gérance dans une grande ville de l'Ouest. Dès l'arrivée d'Yves dans sa troisième résidence que nous appellerons L., l'enfant fut envoyé à l'école. Il s'y plut et aima les jeux de garçons. Il fut gardien de but dans une équipe de foot-ball junior. Mais la mère veillait et trouvait qu'il rentrait trop tard le soir, et qu'il était trop assé ; elle lui interdit ces jeux, et elle l'envoya régulièrement faire les commissions chez les commerçants du quartier. Dès cette époque elle lui répétait souvent qu'il avait été si gentil quand il était petit et qu'avec l'âge il devenait de

plus en plus insupportable. La mère d'Yves régnait sur sa maison - le café - le père - le fils et enfin un oncle veuf qui vient agrandir la famille dès l'installation à L. Cet oncle qu'Yves soupçonnait d'être ou d'avoir été l'amant de sa mère lui apparaissait plus viril que son père encore qu'il acceptât sans broncher les remarques et l'autorité de sa belle-soeur.

Yves avait sa chambre à côté de celle de ses parents, il se rappela qu'à 7 ans, sa mère lui reprocha d'uriner à côté du seau ; il lui répondit qu'elle savait bien par sa propre expérience que la verge était raide au réveil et qu'on ne pouvait pas éviter de tels accidents. Quand il était malade, sa mère le couchait dans le lit conjugal où il se souvint s'être masturbé. Il se rappelait avec horreur des enveloppements dans lesquels il craignait d'étouffer et les lavements fréquents que sa mère lui administrait. Il aimait les animaux mais se sentait agressif à leur égard : il envoyait des flèches sur son chien et crachait sur son perroquet. Lorsque ce dernier mourut, sa mère accusa Yves de l'avoir tué avec un crachat. Yves la crut puisqu'il avait à ce moment-là le faux-croup et il s'imaginait contagieux et dangereux pour l'oiseau.

Quand il alla au lycée, il eut quelques atouchements avec des camarades dans des couloirs sombres des maisons voisines. Ce fut alors la découverte des journaux pornographiques dont il ne cessera d'user pour alimenter ses masturbations solitaires. Il devint timide avec les filles et commença à les éviter au square, tout en s'y intéressant de loin.

Il passait ses vacances chez son grand-père qu'il jugeait très viril, grand chasseur et autoritaire à souhait. Son grand-père et lui s'affrontèrent un jour à propos d'un guidon de course de bicyclette et le grand-père céda. Yves était très fier de cette victoire sur un homme jugé fort et, dès lors, l'image du grand-père fut quelque peu dépréciée. A propos de ses vacances il se rappela ses séjours prolongés sous la table où il se délectait à regarder sous les jupes de la cousine et de la bonne.

En 1940, son père fut mobilisé. De cette période date un souvenir très important pour lui : en allant rendre visite à son père avec sa mère et une marchande de poissons dont le mari était affecté au même endroit, il vit uriner cette femme, ce qui l'excita très vivement.

Ce ne fut qu'à l'extrême fin du traitement qu'Yves nous révéla un détail important de sa vie d'alors : pendant la durée de la mobilisation de son père, il partageait régulièrement le lit de sa mère. Il avait alors treize ans.

Au moment de l'avance allemande, Yves précéda ses parents chez sa marraine dans une ville moins visée que L. Le café fut bombardé et la famille s'installa dans une ferme appartenant au grand-père. Yves alla au collège le plus proche de la ferme, puis, le père étant allé travailler à Chartres, il y devint pensionnaire et y obtint son baccalauréat. C'est là que le père prit une maîtresse et lorsqu'à la libération, Yves et sa mère rentrèrent à L., le père ne les suivit pas, Yves assista - indifférent, pensa-t-il - aux scènes où la mère injuriait la maîtresse de son mari. Pendant cette période il se trompa de date pour se présenter au concours d'entrée à l'Ecole de Pilotins, il fut soulagé par le retour de son père au foyer mais il ne voulut pas croire que le père rentrait pour lui, comme ce dernier l'affirmait. L'année suivante il partit à Caen pour ses études, il y vécut avec un camarade qu'il protégeait et aidait et auquel il était très attaché. Puis lorsqu'il sortit de son Ecole, il commença à naviguer.

Depuis l'âge de quinze ans il se sentait assez mal à l'aise parce qu'il était toujours le plus grand de sa classe. Mais ce sentiment s'accusa pendant toute la période où il navigua parce que ses camarades ne cessaient de le taquiner à ce sujet. Il devint alors déprimé et rechercha la solitude ; c'est au cours d'une période de tristesse qu'il écrivit à sa mère la lettre mentionnée plus haut. A l'occasion d'une escale dans sa ville, il décida de se faire porter malade et ne remonta plus à bord.

L'analyse débuta quelques mois plus tard : il avait alors 23 ans ; il vivait chez ses parents, qui dans L. sinistré, n'avaient trouvé pour se loger après la guerre qu'une chambre et une cuisine. La promiscuité était grande et Yves couchait dans un lit-cage dressé le soir dans la cuisine. Il était totalement inactif et évitait les sorties le jour à cause de sa taille. Il restait étendu sur le lit de ses parents et se masturbait fréquemment. L'oncle habitait alors une chambre en ville, mais venait partager les repas de la famille. On a vu que sa mère procura à Yves une maîtresse - de quinze ans son aînée - avec laquelle il passait ses soirées et chez laquelle il prit l'habitude de rester pour la nuit.

Nous allons maintenant exposer de façon très brève l'évolution de la cure psychanalytique d'Yves qui dura, rappelons-le, un peu plus de cinq ans. Nous suivrons le traitement d'année en année en relatant d'abord la vie du sujet puis la marche de l'analyse.

3) - Evolution de la cure psychanalytique.

Le patient venait très régulièrement à Paris deux fois par semaine pour deux séances consécutives et une troisième séance éloignée des deux premières. A cause de cette organisation, il devait passer une nuit à Paris. Des amis de ses parents, qui habitaient la banlieue parisienne l'hébergèrent très volontiers.

Il arrivait à ses séances le corps penché en avant et cette attitude inquiétait tellement ses parents qu'ils nous écrivirent au cours de la cure pour nous demander s'il fallait consulter un orthopédiste. Avant de s'étendre sur le divan, il enlevait son veston qu'il pliait soigneusement. Il parlait très peu et avec effort, répétant avant chaque phrase "je pense que". Sa position sur le divan analytique était toujours la même : un des membres inférieurs était fléchi verticalement, l'autre fléchi et couché sur le divan.

Durant la première année Yves resta oisif. Il passait ses journées sur son lit, lisant des journaux pomographiques, puis rapidement il se mit à compiler les ouvrages de FREUD. Il se disputait fréquemment avec ses parents et sa maîtresse. C'est durant cette première année que mourut son grand-père paternel.

Malgré son élocution difficile, le patient apporta au cours de ses séances un matériel assez riche, particulièrement en rêves. Nous ne pouvons qu'en relater brièvement les aspects les plus saillants que nous utiliserons dans notre discussion théorique. Déjà on verra apparaître un matériel fantasmatique où les éléments d'une perversion à type de voyeurisme sont nets et constituent sans doute la base de l'élaboration des perversions pendant la cure.

Rêve (à propos d'une poursuite en rêve, Yves parle de ce rêve de caractère répétitif) : Un homme en armure l'attaque par derrière avec une sorte de masque à gaz qui rappellerait une pompe à fly-tox et qui serait susceptible de l'étouffer.

Rêve : "Je suis à la fenêtre avec Yves Montand qui veut offrir l'apéritif. Puis Yves Montand est debout, nu, devant ma mère qui n'est pas gênée du tout. Son sexe est beaucoup plus gros que le mien. "Je suis nu par terre sous une couverture". (Dans ses associations d'idées il dira que sa maîtresse ne trouve pas son sexe assez long et qu'elle lui a donné un lavement la veille alors qu'il était étendu par terre sur le dos).

Plus tard, il parlera de ses éjaculations nocturnes après lecture de journaux pomographiques. Sa culpabilité masturbatoire est grande. Divers éléments de voyeurisme apparaissent : il pense aux inscriptions qu'il recherche dans les urinoirs et aux masturbations entre homosexuels. Il imagine une prostituée en train de se masturber. Il révélera en même temps qu'à Chartres pendant la période où son père

avait une maîtresse, il se masturbait et se travestissait en femme. C'est également ici qu'il racontera qu'il était persuadé jusqu'à sept ans que les femmes avaient une verge.

Pendant la seconde année où il resta également oisif, un rêve extrêmement important doit d'abord être signalé : dans le salon d'un café Yves aperçoit une grande femme dont il écarte les cuisses et qui a 3 pénis. Il suce et caresse l'un des pénis et se réveille avec une éjaculation. Dans la même nuit il fait un deuxième rêve dans lequel il a des rapports sexuels avec sa mère.

Dès le début de cette année il parle à plusieurs reprises des histoires qu'il invente et écrit pour se masturber. Le thème général en est le suivant : une femme âgée initiée à la vie sexuelle une jeune fille à laquelle il s'identifie.

A ce moment dans plusieurs rêves, il voit uriner des femmes et, en même temps, apparaissent des fantasmes masturbatoires soutenues parfois par des dessins : en effet il dessine des femmes accroupies en train d'uriner ou bien il imagine qu'une femme le voit se masturber dans un urinoir, qu'elle est très excitée et qu'elle se donna à lui. Plus tard la fin de cette fantaisie sera relatée d'une façon un peu différente, puisqu'il sucera les organes génitaux de la femme. C'est en même temps que se manifeste une idée compulsive d'uriner sur le divan analytique, idée contemporaine de la fantaisie suivante : il urine sur des reliquats de matières fécales de l'analyste.

Un peu plus tard nous pûmes lui donner une interprétation sur les rapports entre sa culpabilité oedipienne et son recul dans les fantasmes voyeuristes. Ce fut en particulier à l'occasion du rêve suivant : il veut proposer à la marchande de poissons, amie de ses parents, d'avoir des rapports sexuels avec lui ; mais il est arrêté par la vue de la bonne de cette dernière. Dans le cours de ses associations d'idées, il nous apprendra qu'il avait vu uriner la marchande de poissons, comme nous l'avons déjà signalé au cours de l'exposé de la biographie d'Yves. Il nous dit qu'il avait été amoureux de la bonne du rêve, mais qu'il avait eu peur de son mari. Nous pûmes ainsi lui donner l'interprétation suivante : il était moins dangereux pour lui de regarder, comme il l'avait fait, cette femme uriner que de désirer avoir des rapports sexuels avec une femme dont le mari lui faisait peur.

La troisième année a été marquée par le départ d'Yves au service militaire ; l'analyse fut interrompue pendant trois mois au terme desquels le sujet fut réformé. Sur les conseils d'un ami, fonctionnaire aux Contributions, il décida de préparer un concours pour entrer dans l'Administration des Finances. Yves avait considéré que son départ au service militaire fournirait une bonne occasion pour rompre avec sa maîtresse et à son retour il n'alla plus habiter chez elle. Il sortait souvent avec son ami et la fiancée de celui-ci. Il était tourmenté pendant ses promenades par de fréquentes envies d'uriner : c'était une manière de se défendre des désirs qu'il avait pour la fiancée de son ami en lui faisant soupçonner, selon lui, qu'il était atteint d'une maladie vénérienne. A la fin de cette troisième année il fut engagé comme auxiliaire dans le même service administratif que celui où travaillait son camarade.

Prétextant sa fatigue, il avait d'abord demandé à supprimer une séance. Après qu'on eût interprété son désir de passivité, parce qu'il savait très bien qu'il n'obtiendrait pas satisfaction de notre part et qu'ainsi il serait forcé de venir comme par le passé, tout un matériel se fit jour où sa passivité s'exprimait en désir de lavements. Yves associa la canule au pénis maternel figuré dans le rêve de la femme aux trois pénis. D'un côté sa peur des sentiments positifs dans le transfert entraînait des désirs passifs ; de l'autre elle était à l'origine de nouvelles fantasmes à base de voyeurisme : il se trouve dans un w.c. dont la cloison intermédiaire avec un autre est percée d'un trou ; il exhibe son sexe, regarde uriner la femme qui se trouve à côté ; et souhaite embrasser ses organes génitaux.

Nous citerons encore deux rêves de la fin de cette période : dans le premier, Yves apparaît dans la gare de L., en voulant se rendre à Paris pour sa séance d'analyse. Chargé de 2 valises il est menacé d'être écrasé par une locomotive. Dans ses associations d'idées, il s'étonne de ce que ce "monstre

d'acier" soit commandé par un homme qui lui ressemble, pense-t-il, il est conduit à penser au rêve de la femme aux 3 pénis dont rétrospectivement il apprécie la force, la puissance et la menace qu'elle représentait pour lui. Dans le second rêve il est un petit garçon soigné sur une table par sa mère. Nous lui montrâmes sa position régressive devant sa mère comme devant sa maîtresse et nous-même. Suivit une période où Yves ne cessait de répéter que le traitement ne se terminerait que lorsqu'il aurait eu des rapports sexuels avec l'analyste ; nous lui dismes qu'il jouait à se faire peur d'un évènement dont il savait qu'il n'aurait jamais lieu.

Pendant la quatrième année Yves vécut dans sa famille dont il continua à se plaindre : il se sentait assujéti à sa mère vis-à-vis de laquelle il montrait de rares velléités d'indépendance qui consistaient à suivre des jeunes filles dans la rue, ce qui le faisait rentrer chez lui à des heures irrégulières. Il arrivait quelquefois à les aborder, mais renonçait à pousser ses avantages dès qu'il apprenait l'existence d'un fiancé ou d'un ami quelconque dans la vie de la jeune fille. A la maison, disait-il, on ne pouvait faire de plaisanteries que sur les gaz intestinaux et il déplorait que son père ne sût manifester sa présence que sous cette forme. Sa mère le poussa à chasser et il trouva là, muni du fusil du grand-père dont il avait hérité, une activité manifestement substitutive à ses relations sexuelles avec sa maîtresse.

C'est à ce moment que se développa avec toute son intensité la perversion sexuelle à base de voyeurisme qui va être plus spécialement étudiée. Yves commença à se masturber dans les w.c. d'un cinéma en imaginant qu'il regardait des femmes uriner. Plus tard, assistant à un film, alors qu'il passait vaguement sa main dans sa braguette il eut peur d'être surpris et attribua à cette émotion une jaunisse qui apparut peu après. Il découvrit enfin un cinéma où sa perversion put largement s'alimenter : entré par mégarde du côté des toilettes des femmes, il aperçut un trou dans la cloison qui séparait deux cabines et désormais il allait chaque semaine après une séance du soir prendre son poste d'observation et attendre l'arrivée de spectatrices qui venaient uriner.

Au printemps de cette année-là, il fut reçu sixième sur deux cents candidats à son concours. Voici l'évolution du traitement pendant cette période : Une première interprétation put lui être donnée sur les liens entre l'agressivité et l'amour. Ce lien se traduisait par son désir de boire l'urine d'une femme qu'il aimerait, c'est-à-dire, de lui prendre quelque chose dans son ventre. En effet, en même temps qu'il avait alors ce fantasme, il associait souvent sur le danger que l'homme pouvait trouver dans le contact avec la femme, en particulier en se référant au rêve de la locomotive (fin de la 3ème année) : celle-ci est en effet conçue comme une femme dangereuse parce qu'elle contient un pénis dans son ventre.

Il parle si souvent de son fantasme de se masturber en voyant uriner une femme que nous lui suggérons que la poisonnière dont sa mère voulait détourner son attention alors qu'elle urinait n'était qu'un souvenir écran.

Nous pouvons encore lui montrer qu'il ressentait l'analyste comme plus interdicière que sa mère, parce que cette dernière supportait ses activités régressives : plaisanteries tournant autour de l'anallité, encouragements à aller à la chasse.

A l'occasion d'une interruption du traitement due à une indisposition de l'analyste, il eut connaissance d'une annonce de décès d'un homonyme de celle-ci. Au retour il raconta comment il craignait de rater son concours parce qu'il suivait trop souvent des jeunes filles au lieu de travailler. Une interprétation de culpabilité oedipienne répétée dans le transfert lui fut donnée : quand son père était mobilisé, il vivait seul avec sa mère et s'était trompé sur la date de son concours. Maintenant il imaginait que le mari de l'analyste était mort et s'arrangeait pour ne pas réussir son concours, tant il craignait d'avoir un succès viril étant seul avec elle. Bientôt il eut l'impression de percevoir une odeur d'urine et il exprima le désir de boire l'urine de l'analyste. Peu après il se rappela qu'il entendait fréquemment, lorsqu'il

était petit, sa mère uriner la nuit dans un seau hygiénique et froiser du papier. Il exprima en même temps une peur intense de mourir s'il se laissait aller à boire de l'urine de femme.

Une interprétation globale sur ses répressions vers des pulsions pré-génitales fut donnée à la fin de cette année de traitement : comme il constatait avec soulagement, que sa maîtresse ne perdait pas l'appétit bien qu'il l'eût abandonnée, il expliqua combien il trouvait dangereuses les femmes à jeun - nous lui montrâmes qu'il avait peur d'être dévoré en retour par les femmes dont il désirait s'incorporer quelque chose. Il raconta alors un rêve où sa maîtresse avait une verge qu'il se voyait sucer. Il associa sur les seins insensibles de sa maîtresse et sur les siens propres qui étaient au contraire très excitables. Puis il parla des oxyures qui le faisaient souffrir ainsi que de sa transpiration exagérée et désagréable. Il reparla encore de la femme aux 3 pénis de son rêve passé. Ainsi exprimait-il son fantasme d'échange d'objets incorporés. La femme à jeun risquait de le dévorer. Lorsqu'il veut s'incorporer le pénis maternel sous la forme d'urine qu'il veut boire, il court le même risque : il se voit alors obligé de restituer les choses mauvaises qu'il a en lui. Il remarqua d'ailleurs l'équivalence entre le sperme blanc et l'urine, correspondant vraisemblablement à l'équivalence fantasmatique entre le sein et le pénis. Au cours de cette séance il se rappela avec émotion qu'il n'avait jamais rêvé de rapports génitaux avec une femme : il s'agissait toujours de masturbation ou de coït oral. Il souligna lui-même l'importance de la bouche. L'analyste lui montra alors qu'ainsi s'expliquait aussi sa peur de parler et il avoua, très ému, que la guérison lui était toujours secrètement apparue comme définie par la possibilité de "retrouver l'usage de la parole".

La dernière année du traitement fut marquée par le retour d'Yves chez sa maîtresse qu'il enleva à un rival. Il avait souvent des pollutions nocturnes dans les premiers temps parce qu'il évitait d'avoir des rapports sexuels avec elle ; puis il eut progressivement une activité sexuelle normale à laquelle il prit un réel plaisir. Au cours des grèves d'août 1953 il prit une part active à la lutte syndicale. Après des débuts peu brillants il devint un chasseur fort honorable. Il s'adapta parfaitement à son travail. Lorsqu'il fut titularisé, il n'eut pas de difficulté à venir trois jours à Paris pendant un certain temps encore. Puis nous passâmes à 2 séances hebdomadaires. La fin du traitement fut envisagée au début de la 8ème année et l'analyse s'arrêta quelques semaines après la reprise à la fin des grandes vacances.

Pendant cette période il avait beaucoup moins de goût à fréquenter les w.c. du cinéma dont il était l'habitué ; mais il y allait encore souvent automatiquement et nous lui montrâmes qu'il trouvait là une compensation aux frustrations que nous lui imposions. Il répondit que lorsqu'il regardait les femmes uriner, lorsqu'il imaginait des rapports buccaux, c'était pour lui être actif et viril, car il aimait mieux prendre que de donner.

A l'occasion d'un rêve on vit apparaître la bonne de son enfance en blouse bleue avec un balaï et un seau d'eau et il retrouva le souvenir de vagues sentiments d'attirance vers elle liés à de la colle et du dépit d'être repoussé. A ce moment de son analyse, il attachait une grande importance au choix des chaussures et des vêtements. Il avait parlé à plusieurs reprises de ses achats de chaussures et de sa peur d'avoir le pied serré. Mais quand les souliers étaient trop grands, il se plaignait de son manque d'équilibre. Lorsque le traitement se poursuivait à raison de 2 séances hebdomadaires, il se plaignait vivement de cette frustration qui survenait au moment où il commençait à désirer vraiment l'analyste. Il parlait souvent de l'air méchant qu'il pensait avoir dans la rue. De même, disait-il, sa mère ne l'avait trouvé gentil que quand il était petit. Nous nous risquâmes à lui rapprocher ce souvenir de son symptôme (la peur d'être trop grand) et de sa peur d'acheter des chaussures trop petites. Il associa alors avec le souvenir d'un effort fait pour pénétrer sa maîtresse : il avait peur de la blesser et, comme il disait, de "détériorer l'appartement". Nous lui interprétâmes sa peur d'avoir des chaussures trop petites comme la peur

d'avoir sa verge détériorée ; en même temps qu'il désirait être serré par des chaussures qui le maintenaient en équilibre, il recherchait et craignait un vagin étroit pour son pénis.

Avant les vacances il déclarait que pour en finir il valait mieux avoir des rapports sexuels avec sa psychanalyste. Il rêva à ce moment que, d'un urinoir, il entendait un ami dire à une femme dont le mari était en Indochine qu'il ne se passait rien au front. Or ce rêve était exactement contemporain de la bataille de Dien-Bien-Phu. Lorsque nous en fîmes la remarque à Yves, celui-ci, étonné de cette contradiction, fut amené à révéler un souvenir de la période où il ne se passait rien au front, pendant "la drôle de guerre" lorsque son père était mobilisé : il couchait dans le lit de sa mère.

Au retour des grandes vacances, il insistait sur son désir de mettre fin au traitement. Il disait ne plus rien avoir à apprendre sur lui-même. Nous arrêtâmes une date de commun accord : à six semaines de là environ. Il s'était fait traiter des varices et il ne paya pas la dernière consultation avec l'argent de laquelle il alla voir une prostituée. Le traitement prit alors fin.

A l'issue du traitement, au point de vue professionnel, Yves travaille régulièrement. Il s'entend bien avec ses collègues et avec son chef. Il a l'intention de se présenter au concours de l'échelon supérieur.

Il habite toujours chez sa maîtresse avec laquelle il a des rapports sexuels satisfaisants. Mais il se rend compte que cette liaison est sans avenir. Il prétend d'ailleurs que le traitement l'empêche de faire la conquête de femmes plus jeunes, en même temps qu'il ne peut s'offrir le luxe d'une chambre en ville. En effet, malgré le montant très réduit de nos honoraires, le prix de l'abonnement de chemin de fer est élevé pour son salaire. Il paie d'ailleurs depuis sa titularisation une pension alimentaire à ses parents, ce qui le soulage beaucoup.

Il ne souffre plus de ses phobies et n'est plus gêné par sa taille. Sa parole est plus aisée. Son entourage et ses amis lui montrent qu'il est devenu gai et qu'il plaisante avec les jeunes filles de son bureau.

Nous n'avons eu aucune nouvelle d'Yves depuis octobre 1954, date à laquelle prit fin son traitement.

4) - Evolution du Transfert.

Le transfert fut d'emblée de type maternel. Malgré un matériel souvent oedipien, Yves eut à se défendre contre une agressivité prégnante qu'il éprouvait à notre égard : silences prolongés par peur d'être méchant avec nous comme avec sa mère et sa maîtresse, peur d'employer un vocabulaire grossier, récriminations contre le don anal en discutant sans fin sur des questions d'honoraires et de retards dans les paiements. Puis vint la peur du transfert positif : il devait se répéter sans cesse que nous étions un thérapeute et non une femme ; il rêva que nous étions nue sur ses genoux, mais que c'était extrêmement désagréable. La première fuite devant ce transfert positif se fit dans l'homosexualité : il rêva qu'au lieu d'aller à Paris, son train se dirigeait vers Caen où, on se le rappelle, il eut un ami qu'il aimait beaucoup. A cette époque, nous pûmes lui montrer qu'il ressortait de son matériel qu'aller chez notre mari eût été plus agréable et moins dangereux pour lui. Comme il cherchait à nous voir sévère, exigeante et interdite, nous lui suggérâmes à propos d'une peur d'un homme qui l'étranglerait dans le noir, et de l'évocation répétée de l'homme en armure associé à un sentiment d'étouffement pendant les séances, qu'il nous craignait comme il avait craint cet homme en armure.

Cette interprétation de la situation transférentielle mérite d'être discutée : on peut en effet se demander si le matériel qui faisait allusion à une peur d'être attaqué par un homme traduisait un transfert

de type paternel, comme pouvait le faire penser la fuite dans l'homosexualité signalée plus haut ou s'il s'agissait d'un transfert maternel où était revêcue la peur d'une mère phallique.

Voici exactement l'évolution du matériel à cette période du traitement : après qu'il eût manifesté sa peur d'exprimer des sentiments positifs à notre égard, il insista longuement sur les difficultés qu'il avait à s'identifier avec son père, parce que celui-ci ne pouvait pas représenter pour lui une image virile valable. Mais comme sa mère était tout à fait insupportable, il expliqua longuement, comme on l'a vu, qu'il se réfugiait dans l'amitié avec des garçons. Dans tous les rêves de cette période, il était avec un ou plusieurs "camarades". C'est à ce moment qu'il parla de sa peur d'être agressé dans le noir : le traitement lui donnait l'impression de le laisser dans le noir et ses associations d'idées l'amènent à expliciter sa peur d'être attaqué dans l'obscurité par derrière. Une première remarque put lui être faite : c'est nous qui étions précisément derrière lui. Quelques séances plus tard, il expliqua qu'il avait l'impression d'étouffer pendant la séance et il revint sur son rêve où il était aspergé par la pompe à fly-tox de l'homme en armure. Il associa d'ailleurs avec les sensations d'étouffement qu'il avait éprouvées lorsqu'il fut atteint de faux-croup autour de l'âge de 6 ans. C'est là que se situa notre 2ème intervention suivant laquelle sa peur de nous lui rappelait sa peur de l'homme en armure.

La question se pose de savoir si cette interprétation était opportune : nous lui avions en effet expliqué quelque temps auparavant qu'il eût préféré être soigné par notre mari et l'on pouvait supposer qu'il était amené à se défendre contre la peur du transfert positif maternel par l'issue d'un matériel de crainte homosexuelle passive transférée sur notre mari.

Nous choisismes un autre parti : celui de lui interpréter la situation transférentielle comme structurée autour de sa peur des femmes phalliques et en particulier de sa mère. Pour cette orientation nous nous appuyâmes surtout sur l'importance des pulsions prégnantes agressives qui avaient coloré dès le début du traitement ses sentiments oedipiens. L'issue du matériel très particulier qui suivit cette interprétation semble l'avoir justifiée : ce fut d'abord le rêve d'Yves Montand cité plus haut, puis celui de la femme aux trois pénis, enfin le souvenir de sa vision de sa mère à 7 ans. Au cours des séances, par la suite il protestait contre sa passivité à notre égard : envie et crainte d'uriner sur le divan analytique, fantaisie d'uriner sur nos selles, plaintes contre notre obstination à le maintenir à 3 séances ; cette obstination lui rappelait les contraintes que lui imposait sa mère : ingestion de Marinol - enveloppements - inchant les bras, canule à lavements. Ce matériel s'inscrivait certainement dans le transfert maternel, où l'objet était conçu comme phallique. Toutefois on peut y déceler un certain nombre d'éléments nouveaux traduisant une situation oedipienne plus évoluée : l'importance des pulsions prégnantes qui s'extériorisaient par exemple dans le fantasme d'uriner sur le divan psychanalytique, ne doit pas faire oublier que le voyeurisme était transféré sur l'analyste dont Yves cherchait très fréquemment à entrevoir les jambes. On se rappellera précisément que les désirs voyeuristes avaient été interprétés précédemment comme un recul devant des désirs oedipiens interdits par l'image paternelle (rêve de la marchande de poissons). C'est à ce moment qu'Yves, qui enlevait très machinalement son veston avant de s'étendre exprima sa peur d'être surpris par notre mari dans une situation aussi intime. Ainsi est-il clair que s'amorça une situation triangulaire où l'image paternelle joua surtout un rôle interdictif.

Cette situation oedipienne pourtant discrète ne pouvait manquer de déterminer des régressions profondes. C'est là que le fantasme de boire l'urine d'une femme, passa sous forme de fantaisie perverse dans le transfert - il prit peur de ce désir qu'il estimait extrêmement dangereux - il pouvait en mourir. Son désir d'uriner sur le divan analytique lui fut alors interprété comme le désir d'éliminer les choses mauvaises qu'il désirait s'incorporer. Le transfert se régénéralisa alors, il eut des crampes dans les jambes qu'il interpréta comme des substituts d'érections. Il rêva que son analyste l'embrassait sur la bouche.

Il éprouva des angoisses de caractère oedipien après avoir insinué que notre mari choisissait des malades femmes pour nous tromper.

A partir de la 5ème année, il critiquait sa curiosité voyeuriste concernant nos jambes la traitant de "plaisir dérisoire". Il avait encore peur de ses désirs oraux à notre égard et il se défendait contre le désir de vengeance qu'il nous prêtait en allant à la selle "pour éliminer ce qu'il avait mangé" avant de venir à la séance.

Peu à peu il manifesta, puis réprima ce qu'il appela un désir vrai, mais dans sa hantise d'être repoussé il cherchait à se faire plaindre, puis se contenta de paroles qui assuraient une continuité dans notre relation avec lui et qui, tout en étant une activité régressive, apparurent comme une adaptation.

Après ce recul devant l'Oedipe il vécut la relation oedipienne en manifestant vivement son désir pour l'analyste ; cette fois il eut peur du conjoint et raconta avec beaucoup d'affect qu'il partageait le lit de sa mère pendant que le père était mobilisé.

En résumé, la plus grande partie de nos relations dans ce traitement se passa sur un mode pré-génital. Yves avait d'intenses désirs oraux et anaux qui le rendaient très passif à notre égard, mais aussi très agressif. C'est en analysant ces désirs dans le transfert qu'il passa à une agressivité génitale et put se réaliser dans la vie sociale. Cependant dès le début de ce traitement, les pulsions pré-génitales s'exprimaient au travers de désirs oedipiens et on a vu à plusieurs reprises le rôle des images maternelles. On peut donc dire que les désirs pré-génitaux ont surtout été interprétés dans le transfert comme des désirs régressifs. Toutefois, l'analyse de l'agressivité pré-génitale dans le transfert fut amorcée dès la fin de la première année du traitement au moment où nous choisîmes de lui interpréter la peur de l'analyste comme répétant sa peur d'une mère phallique.

Dans cette analyse assez longue, la névrose de transfert risquait sans doute de devenir interminable. De fait, le malade qui n'avait pratiquement que peu d'argent de poche à 28 ans était tenté de se contenter de ses investissements transférentiels. L'analyse du transfert fut cependant assez efficace pour qu'à la fin de la cure, Yves prit suffisamment conscience du caractère dérisoire des désirs régressifs pour sa psychanalyste et il est possible d'affirmer que la dissolution de la névrose de transfert n'a nécessité aucune mesure extérieure : elle s'est surtout faite sous l'influence de la génitalisation du transfert qui a amené le sujet à renoncer à son adaptation à sa situation régressive orale imposée par la psychanalyse.

2ème Partie : La Perversion.

Après cet exposé sommaire de la biographie d'Yves, de l'ensemble de sa cure psychanalytique et de l'évolution du transfert au cours de cette dernière, il nous paraît maintenant possible d'aborder le problème que nous nous sommes proposé de discuter plus spécialement : celui de la genèse et des manifestations d'une perversion sexuelle essentiellement centrée autour de désirs voyeuristes.

Nous étudierons d'abord l'évolution de cette perversion, d'une part en faisant le bilan des tendances perverses qui pouvaient exister avant la cure, d'autre part en précisant ces manifestations dans le cadre des fantasmes transférentiels et des actes extra-transférentiels.

Nous tâcherons ensuite de préciser comment la perversion s'est manifestée dans le transfert à cause de l'évolution même de la névrose de transfert et des éléments contre-transférentiels que nous avons pu percevoir.

Nous aurons enfin à montrer comment cette perversion sexuelle s'intègre dans la structure névrotique de ce cas.

Au cours de la première année de l'analyse d'Yves, nous avons pu recueillir des renseignements qui montraient les origines de ses fantasmes voyeuristes : il raconta que vers l'âge de 13 ans, il avait pris l'habitude de se masturber en regardant des dessins de femmes dans des journaux pornographiques ; pour cela il s'enfermait dans les w.c. du café familial. D'autres fois, chez son grand-père, il s'excitait en regardant les gravures des livres médicaux. Plus tard, il prit l'habitude de rechercher des inscriptions obscènes dans les urinoirs publics, ceux des cafés et des cinémas. Rappelons qu'Yves s'était masturbé en se travestissant en femme et qu'il avait l'habitude de se cacher sous la table pour regarder sous les jupes de sa cousine. Chez son grand-père il entraînait aussi une petite fille du voisinage au fond du jardin où les deux enfants jouaient à se montrer leur sexe.

Après l'interprétation du rêve fondamental de la femme aux trois pénis, Yves parla abondamment de ses fantasmes masturbatoires s'appuyant sur des récits et des dessins qu'il inventait. Les thèmes principaux en étaient les suivants : une femme mère initie, une jeune fille ; une femme accroupie urine dans la rue ; un homme urine dans un urinoir ; le sujet est dans un urinoir, se masturbe et est vu par une femme cachée derrière un volet, elle s'excite à sa vue et l'invite à avoir des rapports sexuels avec elle - il expliquera plus tard que ces rapports sexuels étaient imaginés comme uniquement buccaux. Il manifesta bientôt le désir de voir uriner des femmes dans les w.c., puis plus tard de boire leur urine.

Au cours de la deuxième année de traitement, un rêve annonce le passage des désirs voyeuristes dans le transfert : Rêve : c'est le matin, nous lui offrons un verre de cidre, bientôt remplacé par du café, puis nous lui proposons de nous acheter du vin ; il va demander la permission de sa mère ; il va ensuite dans une cave où il urine. Nous arrivons, il éjacule et nous lui disons : "ça ne rime à rien de se masturber de si bon matin". Dans ses associations il parle des caves en contre-bas de L. : il se masturbait en regardant les jambes des femmes de préférence avec des chaussures à talons hauts. A différentes reprises, il nous dit qu'il était tenté de regarder nos jambes au moment de s'allonger.

Il continua à exprimer les mêmes désirs par la suite, en particulier il parlait souvent de son envie de connaître un w.c. où il eût pu voir uriner une femme et se masturber. Au moment où il allait passer son concours, après qu'il eût supposé que notre conjoint était peut-être décédé et qu'il risquait en réussissant d'être considéré comme viril par nous, il perçut au cours d'une séance l'odeur d'urine qu'il nous attribua. Nous rappellerons qu'après son succès à son concours il découvrit dans un cinéma des Champs-Élysées le w.c. qu'il souhaitait. A partir de là il fréquenta régulièrement ce cinéma.

Le travail analytique le conduisit à élaborer des souvenirs de sa première enfance où apparaissait sa bonne en blouse bleue en train de laver le plancher. Nous avons pensé que ce souvenir vécu était très important puisque de prime abord il ne se souvenait absolument pas de l'existence de cette domestique, mais que sa mère lui avait toujours répété qu'il l'avait de beaucoup préférée à ses parents (1)

La fin du traitement s'annonçait : Yves regardait maintenant nos jambes sans culpabilité. Quand il fut surpris par une ouvreuse, entrant dans les w.c. de femmes, il renonça sans regrets à cette habitude à laquelle il ne trouvait déjà plus d'attrait depuis un bon moment.

Pour situer ces faits cliniques localisés autour de fantasmes et de pratiques perverses à type de voyeurisme par rapport à la théorie générale des perversions, on peut s'accorder sur le bilan suivant : D'abord la sexualité infantile telle qu'elle a pu être reconstituée au cours du traitement psychanalytique

(1) On pourra trouver qu'il s'agit d'une analogie avec la scène de l'Homme aux loups (in Cinq Psychanalyses - FREUD p. 450) où Groucha lave par terre pendant que le petit garçon urinait.

ne semble pas avoir été profondément perturbée : les curiosités sexuelles, concernant la petite fille avec laquelle il avait des exhibitions réciproques, de même que son désir de voir sous les jupes de la couine, semblent très banales. L'élaboration interprétative a conduit à la compréhension des souvenirs vécus de curiosités vis-à-vis de la bonne de son enfance à laquelle il était très attaché. On a vu que cette curiosité sexuelle le conduisit à une conception phallique de l'anatomie de la femme. L'importance des fantasmes prégénitaux revécus dans la situation transférentielle justifie l'hypothèse de l'importance des fixations prégénitales à cette période de son développement. Pour autant qu'on puisse reconstituer la vie pulsionnelle de cette période, il ne semble donc pas qu'elle se situe très en marge de la sexualité habituelle, très polymorphe à cet âge. Pourtant on pourrait parler de véritables fixations à ce stade qui peuvent expliquer l'aspect pathologique de la vie sexuelle du sujet à l'âge adulte.

A l'adolescence, Yves traversa une période de culpabilité oedipienne assez évidente puisqu'il vécut seul avec sa mère et coucha dans le lit conjugal, comme il le révéla à la fin du traitement. Sa vie sexuelle ne semble avoir rien eu de franchement anormal à cette période. Elle était essentiellement marquée par des pratiques masturbatoires accompagnées de fantasmes peu significatives. Toutefois, on peut remarquer qu'Yves s'était travesti en femme à un certain moment. Il n'y a pas eu de fantasmes voyeuristes dans l'adolescence, tout au plus la lecture de journaux pornographiques au cours de la masturbation pourrait-elle être considérée comme une ébauche de voyeurisme, encore que cette pratique ne lui fût pas personnelle puisque ces journaux passaient de main en main au lycée.

A l'âge adulte, lorsqu'il quitta la navigation il eut une maîtresse, mais sa vie sexuelle ne le satisfaisait pas. Il préférait se masturber. Il révéla après plusieurs années de traitement qu'il se serait fort volontiers contenté des seuls rapports buccaux.

En résumé, la vie sexuelle infantile d'Yves semble avoir été seulement colorée par le réveil de la situation oedipienne. A l'âge adulte, la vie sexuelle n'était certainement pas satisfaisante. Toutefois, on peut bien dire qu'il n'existait pas, avant la cure psychanalytique de perversion caractérisée. La vie sexuelle d'Yves telle que nous avons pu la reconstituer avant la cure était celle d'un névrosé beaucoup plus que celle d'un pervers : l'absence de satisfaction dans les rapports sexuels normaux et la préférence pour la masturbation avec fantasmes perverses ne caractérisent nullement une vraie perversion sexuelle où, d'une part les fantasmes sont agiles et d'autre part les pratiques perverses représentent les seules possibilités de réalisation sexuelle.

La perversion voyeuriste est donc, à notre avis, apparue au cours même de la cure et elle a évolué dans le cadre de la névrose de transfert. Il est remarquable que cette névrose de transfert se soit structurée essentiellement autour des déplacements de l'imaginaire maternelle sur l'analyste, mais il apparaît assez nettement que le malade n'a parlé de ses fantasmes perverses qu'après que son transfert sur l'analyste lui eût été interprété comme caractérisé par le déplacement de la mère phallique sur elle. (Identification de l'homme en armure à l'analyste femme phallique). Ces fantasmes furent essentiellement interprétés à cette période comme l'expression d'un recul devant une situation oedipienne dangereuse. Mais l'interprétation qui lui fut le plus fréquemment donnée est celle d'une régression devant l'imaginaire redoutable de la mère phallique. La relation à base de voyeurisme était conçue comme moins dangereuse qu'une relation, même passive orale, avec une femme à trois pénis ou ayant incorporé le pénis paternel (rêve de la locomotive). Jusque là les fantasmes n'avaient pas été directement dirigés sur l'analyste. La situation se transforma à partir du rêve où l'analyste lui proposa successivement plusieurs boissons et où le patient avait uriné dans sa cave.

A partir de ce moment, il a envie et peur d'uriner sur le divan analytique et dans les w.c. de l'analyste, il imagine uriner sur les débris des excréments de celle-ci. Les fantasmes voyeuristes se multiplient. Cette situation se développe dans le cadre de la situation thérapeutique. Mais à une période où

il se sentait particulièrement frustré par la situation analytique et où il déclarait sans cesse qu'il faudrait finir par avoir des rapports sexuels avec l'analyste, nous crûmes opportun de dénoncer ce jeu et de lui dire qu'il savait bien que cela n'arriverait pas. Après la période de vacances qui suivit, il proclama son désir d'être indépendant, de faire la cour à des jeunes filles. Mais en fait il commença à s'intéresser réellement aux pratiques voyeuristes dans les w.c. publics. Il avait peur, disait-il, d'être agressif avec les femmes avec lesquelles il aurait eu des rapports sexuels : il voulait éviter de les salir et en particulier il avait peur d'être rejeté par nous à cause de sa saleté physique.

On peut se demander si notre intervention était justifiée, du moins à cette période du traitement. Dans notre esprit elle était destinée à éviter un jeu intellectuel que nous pensions percevoir chez Yves ; nous avions l'impression qu'il jouait une situation à laquelle il ne croyait pas et qui le terrifiait pourtant. Il est cependant probable que le malade a ressenti cet avertissement comme une interdiction du contact, non seulement sur le plan génital, mais aussi sur le plan prégénital et agressif auquel il était fixé. On peut en voir la preuve dans le fait que ses tendances perverses marquent dès lors une très nette propension à la réalisation en dehors du transfert. On se rappelle d'ailleurs que sa mère lui apparut à cette période infiniment plus tolérante que nous-même.

Mais la distance à l'analyste fut considérablement réduite lorsqu'après avoir supposé que le mari de l'analyste était mort il perçut une odeur d'urine pendant la séance. C'est alors qu'il trouva enfin le w.c. tant désiré dans le cinéma des Champs-Élysées. Peu de temps après on put lui interpréter son agressivité orale et lui montrer que de voir uriner, que de boire l'urine, c'était comme s'incorporer les contenus provenant de l'intérieur de l'analyste. Il avait peur d'être dévoré en retour, ceci expliquait aussi les difficultés qu'il avait à parler.

On voit donc que ce n'est qu'au moment où ces fantasmes perverses purent être ramenés de l'action extratransférentielle à des désirs vécus dans le transfert et lorsqu'elles purent être analysées sur le plan de leur signification d'échange d'objets partiels avec l'analyste qu'elles commencèrent à perdre de leur intensité et à être désinvesties.

On sait qu'à la fin du traitement psychanalytique Yves regardait sans culpabilité nos jambes et cessait de s'intéresser aux w.c. du cinéma.

Il semble assez aisé de montrer comment cette perversion s'intègre dans la structure névrotique de ce cas. A l'issue de la cure, celle-ci semble pouvoir en effet être définie de manière suivante : la préoccupation obsédante pour laquelle Yves avait consulté semble bien entrer dans le cadre des phobies, en particulier parce que toute l'angoisse est déplacée sur l'idée de grandeur et qu'elle n'est pas annihilée par une série de mécanismes obsessionnels. Pourtant dans les phobies habituelles, l'angoisse est déplacée sur un objet phobogène extérieur. Dans ce cas-ci, la phobie semble être très proche de certains troubles graves de la personnalité. Il existait en outre quelques petites phobies concernant, comme on l'a vu, la peur de porter des chaussures et des vêtements inadéquats. Mais il s'agit là de phénomènes très voisins de rites qu'on observe fréquemment chez les obsédés. Quelques phobies de l'enfance, bien que n'ayant pas de valeur diagnostique absolue, seraient en faveur de l'hypothèse diagnostique de phobie (dégoût de la viande rouge, peur d'étouffer dans les enveloppements).

La structure caractéristique est difficile à définir ; elle présente une certaine parenté avec le type obsessionnel : froideur émotionnelle qui a d'ailleurs rendu difficile le contact dans le transfert ; ritualisation de tout le comportement tant dans la vie extérieure que dans l'analyse, peur de tout ce qui était nouveau. Ces tendances étaient si profondément intriquées avec ses traits de caractère qu'elles permettaient le camouflage de l'angoisse. Yves avait atteint le stade des relations oedipiennes, mais non sans difficultés, à cause de la structure inversée du couple parental. La régression devant l'Oedipe s'explique

14.

sans doute par l'importance des fixations pré-génitales que cette inversion elle-même a favorisées et par les circonstances historiques qui, éloignant le père, ont rendu difficile toute identification avec lui.

Du point de vue des instances psychiques, l'importance des fixations orales qui semblaient assez évidentes, étant donné l'intrication entre les fantasmes de voir uriner et de boire l'urine, semble confirmée par de nombreux arguments. Yves avait très souvent envie de sucer et de se faire sucer les seins. Il ne désirait de rapports sexuels que buccaux. Cet érotisme était étroitement intriqué avec des pulsions agressives qui se sont clairement manifestées à la fin du traitement quand il avait peur de détériorer le vagin de sa maîtresse. La lutte contre cet érotisme oral agressif avait provoqué une structuration du Moi dont les principaux mécanismes de défense étaient la tendance aux rationalisations et la froideur émotive. Quand au Surmoi il était essentiellement basé sur les identifications à une mère virile, exigeante et même dévorante. Les images paternelles étaient beaucoup moins terrifiantes : le père était conçu comme un personnage faible, seulement capable de se livrer à des plaisanteries anales. L'oncle et le grand-père étaient des images plus fortes, mais sans importance réelle.

L'importance des fixations orales est certainement expliquée également par tout le passé vécu du malade, du moins tel qu'il a pu être élaboré au cours du traitement psychanalytique. Son Oedipe fut réactivé au cours de l'adolescence par sa vie avec sa mère en l'absence du père ; mais on peut parler ici d'une structure pré-génitale de son Oedipe : sa mère voulait l'empêcher d'être viril comme semblaient le lui montrer, par exemple, les souvenirs déjà cités de contraintes alimentaires, d'enveloppements, de lavements, etc. De même la domestique de son enfance lui laissait le souvenir d'avoir été du re avec lui. Il est probable que, sur le plan dynamique, ces frustrations réveillaient des pulsions agressives qui se sont exprimées dans le transfert sous forme de pulsions voyeuristes dont on a vu la signification.

Les fantasmes pervers de ce malade peuvent aussi trouver leur explication sur le terrain de la structure économique de la névrose : sur un plan superficiel on a vu qu'il était moins dangereux pour Yves de regarder que d'exercer sa force virile avec un pénis trop grand susceptible de détériorer l'intérieur de la femme. La phobie pour laquelle Yves avait consulté trouve certainement là une explication importante (1). En outre, ses fantasmes avaient sans aucun doute une valeur de réassurance narcissique : le malade, en s'identifiant à une jeune fille, évitait l'attaque de la part de la mère phallique et les échanges d'objets partiels incorporés étaient moins dangereux.

À l'issue du traitement la guérison symptomatique semblait assurée : Yves était débarrassé de sa phobie concernant sa taille ; il avait cessé de marcher la tête inclinée vers le sol. Ses phobies mineures concernant ses vêtements et ses chaussures avaient disparu. En même temps le plaisir génital était beaucoup plus valorisé. La longueur de la cure psychanalytique explique peut-être en partie que le sujet se soit si longtemps contenté des investissements transférentiels.

Cette fin heureuse de la cure psychanalytique coïncide avec la désaffection des tendances perverses voyeuristes. Très longtemps, Yves avait continué à occuper son poste d'observation aux w.c. du cinéma, mais il le faisait sans plaisir réel. L'aspect compulsif de cette conduite avait disparu et la pratique cessa à la faveur de l'incident fortuit que nous avons signalé.

Selon nous, cette évolution heureuse peut être expliquée de la manière suivante : c'est seulement grâce à ses fantaisies perverses exprimées dans le transfert qu'Yves put trouver un réel contact avec l'analyste. Il put vivre ainsi la réalisation de ses pulsions au niveau de ses fixations pré-génitales. De même lorsqu'Yves découvrit les w.c. du cinéma des Champs-Élysées, il nous déclara que pour la première

(1) Cette explication n'est certainement qu'un des mécanismes, parmi les plus profonds, du symptôme qui est surdéterminé : en particulier la peur d'être grand peut correspondre aussi à la peur de la rivalité avec le père qui était petit et trapu ou avec l'oncle, tandis que la situation régressive est érotisée par les différentes composantes masochistes qu'on a signalées dans ce cas.

fois il se sentait vivre autrement qu'en automate. Le désinvestissement de ses tendances perverses exigea une longue analyse de son agressivité pré-génitale. Cette analyse fut faite d'abord dans le cadre de l'actualité du transfert, puis ramenée au cadre historique des relations avec sa mère et la bonne de son enfance. On peut estimer que le point culminant se situe au moment où Yves prend conscience de son recul devant le danger qu'il fait courir aux femmes et en particulier à sa maîtresse à cause de ses pulsions agressives. L'interprétation selon laquelle il se contentait plutôt de ses fantaisies et de ses pratiques perverses que des rapports sexuels habituels parce qu'il craignait le don agressif semble essentiel.

À ce point de vue, on peut dire que ces pratiques perverses se situent essentiellement dans le cadre d'un passage à l'acte extratransférentiel. Elles ne méritent donc pas strictement d'entrer dans le cadre des perversions sexuelles, d'une part, parce qu'elles ne représentaient pas l'unique possibilité de réalisations sexuelles, d'autre part parce qu'elles eurent un caractère passager.

On sait d'ailleurs que, parmi les perversions sexuelles, le voyeurisme a une signification assez particulière. Rappelons que FAIN (1) a montré que "le voyeurisme est un moment normal de l'évolution dans les stades pré-génitaux permettant, s'il reste dans ses limites, un abord très évolué du conflit oedipien. Sa transformation en perversion est paradoxalement le résultat de son échec dans sa fonction de réassurance contre la destruction possible de l'objet". Les travaux psychanalytiques sur le voyeurisme pathologique dont nous avons pu prendre connaissance montrent en tout cas que le voyeurisme cherche à contracter une relation peu angoissante à l'objet en évitant la castration et en se rassurant contre ses propres pulsions agressives. La structure est souvent marquée par des fixations pré-génitales qui expliquent l'importance de l'érotisme urétral.

Il est donc possible de conclure que l'apparition de ces tendances et pratiques perverses dans le transfert et dans les actes extratransférentiels a seule permis l'investissement des pulsions agressives et érotiques pré-génitales. Yves a trouvé dans la psychanalyse la possibilité d'un contact humain qu'il n'avait jamais expérimenté à cause des défenses contre ces pulsions. Leur explication a permis la mobilisation de ces défenses et une évolution vers une généralisation qu'il semble avoir atteinte (2).

(1) M. FAIN : Contribution à l'étude du voyeurisme. Revue Française de Psychanalyse, T. XVIII, avril 1954.

(2) Depuis la rédaction de ce mémoire, ont été présentés au Congrès International de Psychanalyse (Genève 1955) des rapports sur le problème des perversions. Les travaux de GILLESPIE, PHYLLIS, GREENACRE, NACHT, DIATKINE et FAVREAU ont apporté de nombreux aperçus historiques et techniques qui confirment les quelques conclusions que nous avons cru pouvoir présenter ici.

BIBLIOGRAPHIE.

- S. FREUD :
Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité.
Traduit par B. REVERCHON, Gallimard 1982.
- O. FENICHEL :
La Théorie psychanalytique des Névroses.
Traduit de l'anglais par M. SCHLUMBERGER & coll.,
Presses Universitaires, Paris, 1953, 835
- H. EY :
Les Perversions sexuelles.
Etudes psychiatriques (II)
Desclée de Brouwer, 1951.
- L.J. SAUL :
A Note on Exhibition and Scopophilia
The Psychoanalytic Quarterly XXI, 1952, 2, 224, 227.
- W.H. GILLESPIE
Notes on the Analysis of Sexual Perversions.
International Journal of Psychoanalysis, XXXIII, 4, 1952.
- S. NACHT, R. DIATKINE
et J. FAVREAU :
Rapport sur les Perversions au Congrès international de
Psychanalyse, 1955.
(Le Moi dans la Relation perverse) à paraître dans la
Revue Française de Psychanalyse.
-